

La fin de Voltaire *

Docteur Raphaël ROCHE **

La mort de Voltaire nous retiendra moins longtemps que ses apoplexies. Nous savons à quelles controverses passionnées elle a donné lieu. Nous illustrerons ces controverses par deux citations extrêmes.

D'abord, ses ennemis :

« ...Après la sortie de MM. le curé de Saint-Sulpice et l'abbé Gaultier..., M. Tronchin, médecin de Voltaire, le trouva dans des agitations affreuses, criant avec fureur : « Je suis abandonné de Dieu et des hommes ! » et, portant les mains dans son pot de chambre, saisissant ce qui y était, il l'a mangé.

Le docteur Tronchin, qui a raconté ce fait à des personnes respectables, n'a pu s'empêcher de leur dire : « Je voudrais que tous ceux qui ont été séduits par les livres de Voltaire eussent été témoins de sa mort. Il n'est pas possible de tenir contre un pareil spectacle. »

On peut donc dire : « Voltaire a lui-même accompli cette prophétie d'Ezéchiel dont il s'est tant moqué : *Et quasi subcinerium hordeacum illud et stercore quod egeritur de homine, operies illud* ».

Le récit de ce repas fécal de Voltaire agonisant a longtemps erré dans les imaginations. Il ne fallait pas moins d'une intervention divine pour punir l'apôtre de l'irréligion.

A l'autre extrémité, celle des inconditionnels, nous avons cette affirmation :

« La fin de Voltaire fut heureuse et sereine. » (1).

C'était la conclusion du docteur Raymond Boissier, dans sa *Mort de Voltaire* (1916).

On connaissait les morts violentes, tragiques, glorieuses, douces, paisibles, même. Des morts heureuses, cela fait rêver. Et nous donne, peut-être, quelque espérance.

Où se situe donc la vérité ?

Nous savons tout, ou à peu près tout, sur la vie agitée de Voltaire à Paris, dans les trois derniers mois qui ont précédé sa mort :

— Son inflammation vésicale, sa strangurie due à l'hypertrophie prostatique ;

* Communication présentée à la séance du 23 mai 1981 de la Société française d'histoire de la médecine.

** 19, rue Pasteur, 54590 Hussigny.

- l'accident hémorragique, qui persista trois semaines sous forme de « crachats » ;
- les effets désastreux sur sa dysurie de l'élixir opiacé fourni par le maréchal de Richelieu ; l'espèce de démence qui s'en suivit.

On peut donc affirmer que les souffrances de Voltaire ont été atroces. Mais grâce à une lettre inédite de Mme Denis à un certain Audibert, ami du philosophe, nous savons, avec certitude que, les quatre derniers jours, les douleurs avaient cessé, et « qu'il a fini comme une chandelle ».

Voici l'essentiel de cette lettre :

« Il faut pardonner, Monsieur, aux événements cruels que j'ai essayés, de n'avoir pas répondu aux deux lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire.

... Mon oncle, après avoir reçu toute la France, sans pouvoir s'en défendre, eut, dans ce temps-là, un crachement de sang, qui dura trois semaines. Ce qui pensa le mettre au tombeau.

Il revint parfaitement de cette dangereuse maladie, et j'espérais qu'il pouvait vivre encore dix ans. Jamais, il ne s'est si bien porté que les trois semaines qui ont suivi cette maladie.

Mais une attaque de strangurie, maladie à laquelle il était quelquefois sujet, l'a pris si violemment qu'il s'est cru obligé de prendre des calmants.

Il a abusé de ce remède qui, en calmant un peu ses douleurs, lui a attaqué la tête, en sorte qu'il a été, trois ou quatre jours, sans pouvoir trouver les mots dont il avait besoin. Il en disait qui n'avaient nul sens. On n'osait lui donner des anti-calmants, dans la crainte d'augmenter sa strangurie et de le tuer.

A mesure que l'effet de l'opium se passait, les douleurs de strangurie devenaient plus violentes.

Il est mort avec de grandes douleurs, excepté les quatre derniers jours où il a fini comme une chandelle.

Je n'ai jamais éprouvé, Monsieur, tant de mouvements différents.

A son arrivée, on a marqué une joie excessive, et on lui a rendu des honneurs inexprimables, tant du côté des grands que des petits.

A sa mort, on lui a refusé quatre pelletées de terre, et personne n'a bougé.

Que dites-vous de nos Parisiens ? Je leur ai toujours cru la tête légère, mais jamais à ce point. » (1).

Ce document appartient à la collection de M. Daniel Langlois-Berthelot qui l'a obligeamment communiqué, en 1978, aux organisateurs du Colloque international pour le bicentenaire de la mort de Voltaire et de Rousseau, présidé par René Pomeau.

Il met donc un terme à la légende qui voulait que, dans ses derniers moments, Voltaire, lors d'une crise d'agitation, portât la main à son pot de chambre... pour en manger le contenu.

Justice semble faite de cet épisode excrémental qui touche, incidemment, à cet intestin remarquable.

Tourment de la vie de Voltaire.

(1) Mme Denis à M. Audibert, 15 août 1778 ; dans *Revue d'histoire littéraire de la France*, mars-juin 1979, 79^e année, n° 2-3 ; Armand Colin.